

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 8

Artikel: Le dernier des Villaz : [suite]
Autor: Tissot, V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que puront djuî âi palets avoué la soupa que s'étâi dzalâie dein lè z'assiétès.

Ao bet dè duè z'hâorès, lo râi que lè créyâi soupliâ à tsavon, fe ôovri la porta po vairè clliâo cadâvro ; mâ quand l'eintrâ, lè 6 lulus dansivont lo picoulet po sè retsâodâ, que lo râi ne savâi pas què sè derè, kâ lâi avâi portant z'u on rudo fû.

(*La fin deçando que vint.*)

Le dernier des Villaz.

VI

Sa monture avait repris le pas ; le chemin, semblable à un immense serpent, montait en zigzags jusqu'au château de Romont qui se dressait en ce moment dans toute sa majesté au sommet de son haut mamelon.

Le soir approchait, et le soleil couchant projetait sur ses remparts et sur sa façade des teintes mordorées si brillantes, que son aspect avait quelque chose de féérique.

Pas un bruit, pas un souffle ne troublait le suprême silence dans lequel la vallée était plongée. Rodolphe, mollement balancé par l'amble de son cheval, laissait aller son cœur à des pensées plus douces. Il se voyait déjà au seuil du château de Romont, il entendait les chiens japper de joie en le reconnaissant ; le comte passait son bras sous le sien et le conduisait auprès de sa fille, qui lui tendait la main en souriant. Et son âme tressaillait d'un frisson de bonheur, il se sentait déjà comme transporté loin de la terre, dans des régions lumineuses et éthérées ! Cependant, à mesure qu'il approchait du château, ce beau rêve s'évanouissait. Nouvel Icare, il retombait lentement de son escalade céleste.

Mais pourquoi donc son cœur, qui s'épanouissait, il y a un instant, se resserrait-il tout angoissé ? Pourquoi cette inquiétude qui se reflétait sur sa figure ? Il avait repris les rênes de son cheval, et, comme s'il craignait d'arriver trop tôt, il les serrait convulsivement dans sa main.

Des considérations auxquelles il n'avait pas songé, la différence de rang, l'inégalité de naissance, et plus encore celle de l'âge, — se présentaient maintenant à son esprit et ébranlaient la résolution qui le poussait au château.

Elle était grave, en effet, cette résolution, car il ne s'agissait rien moins pour Rodolphe que de demander Marguerite en mariage. Il y avait si longtemps qu'il aimait la jeune comtesse et qu'il soupirait secrètement après elle ! La solitude dans laquelle ses amis l'avaient laissé à la suite de la mort de sa mère, avait offert un nouvel aliment à ce désir, il avait grandi et s'était développé au point d'être son unique pensée, sa seule préoccupation.

On sait que le hasard avait mis Rodolphe sur le passage du comte de Romont revenant de Palézieux avec une suite nombreuse. Caché derrière les buissons, il s'était enivré de la vue de Marguerite que l'absence avait encore embellie. La jeune fille avait passé devant ses yeux comme une vision séraphique, dans l'épanouissement de sa jeunesse et de sa grâce virginale.

Depuis ce jour, Rodolphe ne dormait plus et ne mangeait plus ; toute sa vie était concentrée dans un de ces désirs aigus et brûlants, qui ne laissent ni paix ni trêve, qui ne connaissent ni barrières ni bornes, et qui se font jour à la manière des bombes, — en éclatant.

Le comte venait de se lever de table ; suivi de son chapelain, il était monté à l'étage supérieur du château où se trouve ce magnifique salon que l'on montre encore aujourd'hui, et dont le plafond, divisé en nombreux caissons, est orné de différentes armoiries de la maison de Romont et des branches alliées. En ce temps-là, des

portraits qui ont disparu, se dressaient sur des tentures brodées représentant des scènes tirées de la Bible. L'ameublement, quoique simple, était de bon goût et d'un grand prix : on remarquait surtout une haute armoire en ébène plaquée en ivoire et deux bahuts sculptés avec un art merveilleux. Les fauteuils et les escabeaux avaient aussi été fouillés par l'outil d'un artiste habile ; leur dos, travaillé à jour, représentait des couronnes, des fleurs, des branches chargées de fruits ou des oiseaux qui se becquetaient au bord d'un nid.

Le comte et le chapelain s'étaient gravement assis à une petite table sur laquelle se dressait un jeu d'échecs. Le chapelain, qui avait étendu sur ses genoux son mouchoir à carreaux, tira une grosse tabatière de sa poche et la présenta au comte, qui y puisa sans façon. Ils se mirent alors à étudier, sans mot dire, leur position respective dans la partie engagée. Peu après, Marguerite et sa mère firent leur entrée. Comme elles s'asseyaient derrière les joueurs pour suivre leur stratégie, un valet à cheveux blancs vint annoncer le seigneur Rodolphe de Villaz.

Il entra, la figure légèrement pâle ; sa démarche hésitante trahissait l'agitation à laquelle il était en proie, car son cœur battait avec violence. Le comte courut au devant de lui et pressa avec effusion ses mains dans les siennes ; la comtesse l'accueillit avec une maternelle bienveillance et Marguerite répondit à son salut par un sourire charmant. Rodolphe la regarda d'un air presque ahuri, tellement elle était éblouissante dans sa robe de velours vert, sous l'éclat pourpré et ondoyant des chandelles de résine.

— Nous nous préparions à aller vous voir, dit le comte à Rodolphe, après les premières banalités de l'entrée en matière. Voilà six mois que nous ne nous sommes vus, mon cher ami. Que d'événements se sont passés depuis lors ! Une morte a été transportée hors de votre château, et une vivante va bientôt sortir du mien. Spectacles presque aussi douloureux l'un que l'autre. Mais que voulez-vous ? c'est la loi de la vie. Nous forgeons nous-mêmes notre chaîne, et nous n'avons pas même l'esprit d'en alléger le poids : un jour nous en faisons les anneaux avec de l'or, un autre jour avec du plomb et du fer. — Vous connaissez sans doute Aymon de Palézieux ; c'est un chevalier qui a le cœur haut, un homme sans peur et sans reproche. C'est lui que j'ai choisi pour mon gendre : le mariage de Marguerite a été décidé pendant notre séjour dans sa famille.

(*A suivre.*)

La soirée donnée hier, au Théâtre, par la société de Zofingue, a fait salle comble ; il en sera de même pour celle de la **Société fédérale de gymnastique**, qui a lieu demain.

Les représentations de ce genre n'ont pas besoin de réclame, le public les attend avec impatience. — Dans le programme varié et séduisant de la soirée de demain, nous remarquons, entr'autres, comme pièces à effet : le *ballet des faucheurs*, les *pyramides avec chaises*, le *tournoi des gladiateurs*, et une charmante comédie-vaudeville, de Labiche : *la Grammaire*. Ajoutons encore le bienveillant concours de l'*Union instrumentale*, qui n'en sera pas un des moindres attraites. — On commencera à 8 heures.

L. MONNET.